Le Tambour

DE

TOTOR

Il n'y a pas besoin de voir deux fois le général*** pour savoir à quoi s'en tenir sur son compte. Avec ses yeux d'épervier et ses moustaches de chat-tigre, c'est le type accompli, classique, du beau sabreur, tout d'entrain, aimant la guerre par goût, et dont la bravoure ne va pas sans un peu de férocité. En même temps, on devine qu'il est de vieille race militaire et qu'il a fallu de longues générations de cavaliers pour arriver à ce produit d'une performance parfaite.

Ainsi je pensais, très infatué, comme nous le sommes tous aujourd'hui, de notre esprit observateur, documentaire, qui a vite fait d'étiqueter les choses et de juger les gens sur l'apparence.

Quand j'appris que le général écrivait ses Mémoires, j'imaginai donc aussitôt un recueil d'ordres du jour, un défilé de charges brillantes et monotones, le tout broché de généalogies orgueilleuses.

Eh bien! voyez comme on se trompe! Ci-joint le premier chapitre de ces Mémoires.

⁂

« A quoi tient la destinée, cependant! Dire que j'étais né pour fabriquer et vendre de la soie!

Mon Dieu, oui! Mon père, mon grand père, et tous mes aïeux depuis fort longtemps, je pense, étaient "soyeux" à Lyon et je devais évidemment leur succéder......

Si je suis devenu général, c'est la faute aux papillons noirs de maman et surtout au tambour de Totor.

Totor était le fils de notre jardinier à Montgain-sur-Saône et les papillons noirs de maman lui venaient de son séjour dans cette campagne peu récréative pour elle.

Veuve à vingt six ans, demeurée à la tête d'une grande maison de commerce et de fabrique où elle n'entendait goutte, elle s'était momentanément retirée à Montgain pour échapper aux obsessions de sa famille qui voulait la remarier. Cette nouvelle union était, paraît-il, nécessaire à ses intérêts; il fallait là un homme de haute expérience. Or, cet homme était tout indiqué. Il s'appelait M. Lematthieu. Trente-cinq ans; une fortune égale à la nôtre; un nom célèbre dans l'industrie de la soie; bref, l'époux rêvé. Par la famille, oui, mais non par maman. Mariée une première fois sous le régime des convenances, elle rechignait à n'être de nouveau qu'un "apport dotal". Si les soieries devaient s'en trouver bien, son cœur en souffrait. Et de là ses papillons noirs.

J'ai su tout cela beaucoup plus tard. Pour le moment, gamin de huit ans et demi, je ne voyais qu'une chose: c'est que la maison était triste en diable. Aussi n'y restais-je guère et mon temps se passait à jouer avec Totor.

Jouer n'est pas assez dire. Le mot juste serait: vagabonder. Car, du jardin, nous avions vite filé dans le village, puis du village dans la campagne, avec tous les polissons de l'endroit. La jardinière était bien censée nous surveiller. Le jardinier aussi. Mais le jardin était si grand, le père et la mère Barraud si peu sévères, les murs si faciles à escalader et les venelles si tentantes! Et surtout, Totor était si malin!

Ah! nos jolies escapades! Je me les rappelle comme si j'y étais encore. Et il y en a une notamment que je n'oublierai jamais. Parbleu! N'est-ce pas, en somme, ma première campagne? Mes vrais états de service datent de là.

Je nous vois toujours, ce jour-là organisés en soldats par l'ingénieux Totor.

Il a onze ans et il aurait le droit de nous commander, à moi et aux autres galopins du pays. Mais il me respecte, et c'est moi qu'il a nommé chef.

Notre armée se compose d'une douzaine de troupiers, à qui Totor a distribué des fusils de sa fabrication, au détriment des vignes privées d'échalas et des balais veufs de leurs manches.

A moi, il m'a confectionné un sabre, non pas en vulgaire bois comme les fusils des hommes, mais en vrai métal, au moyen d'une longue queue de poêle. Sur ma casquette il a planté une autre queue, celle d'un malheureux coq, réduit désormais à cacher sa honte dans l'ombre d'un hangar.

A lui-même, Totor s'est offert un tambour. Cela n'a pas été sans peine. Il avait pensé d'abord à utiliser une casserole; mais Virginie, la cuisinière, y avait mis bon ordre. En désespoir de cause, Totor s'est contenté d'un vieux chapeau à haute forme, "emprunté" à son père et dont il a supprimé les bords. Cela fait un tambour noir, aux sons caverneux et voilés. Nous avons l'air de mener des funérailles.

N'importe! Ainsi équipés, nous partons à la conquête des poires et des raisins, et je marche fièrement derrière Totor, en me redressant, le sabre au clair, autant du moins que peut devenir, claire une queue de poêle graisseuse. Nous traversons le village, ayant pour tout drapeau le pan de chemise qui flotte au derrière de notre plus petit soldat. Et nous voilà maintenant dans la campagne, prêts au pillage, excités par le rythme furieux du tambour noir.

—Halte-là! Qui vive? Avance au ralliement.

C'est une voix inconnue, formidable, qui nous accueille ainsi au détour d'un chemin creux.

Une armée ennemie est devant nous

Composée d'un seul homme, il est vrai. Mais quel homme! Un soldat pour de bon! Que dis-je? Un officier! En pantalon rouge, un fourreau d'acier brinquebalant sur la cuisse gauche, de grandes moustaches relevées en croc.

Ma foi! Sauve qui peut! Notre armée se débande, les fusils jetés, et disparaît comme une volée de moineaux qui s'égaille. Moi, le général, je laisse tomber aux pieds du vainqueur ma queue de poêle humiliée. Seul Totor fait bonne contenance, se coiffe de son tambour pour avoir l'air imposant et riposte:

—France, mon colonel.

Le colonel n'était qu'un lieutenant et se mit à rire.

—Et où allez-vous comme ça, dit-il, mes petits pioupious?

—Mais, faire la guerre, mon capitaine, répondit Totor en abaissant le grade de cet ennemi, qui n'avait plus rien de terrible puisqu'il riait.

— Eh bien, reprit l'officier, voulez vous servir sous mes ordres? Je cherche justement un déjeuner à prendre d'assaut. Conduisez-moi au restaurant le plus proche, et je vous y payerai la goutte, mes grenadiers.

Le nez de Totor exprime à ce moment deux sentiments en lutte. Il est alléché par l'espoir de la goutte; mais il est déçu dans ses projets héroïques de faire la guerre. L'ennemi est par trop débonnaire, en vérité! Totor garde donc un silence méprisant.

—Vous ne voulez pas? reprend l'officier. Allons! Des troubades, vous êtes si timides que ça! Hein, toi, le petit général, qui as l'air si gentil!

Et il me tapote la joue d'un geste câlin. Il est très aimable, ma foi! cet officier, et, plus je le considère, plus il me plaît. Grand, élancé, jeune, il a un beau visage franc, et des moustaches martiales font paraître plus douce la douceur de ses yeux. Sa main, très fine, m'a caressé la peau.

Et soudain, tandis que Totor hésite entre ses deux idées contraires, il m'en vient une à moi, d'idée, que je trouve admirable.

—Oui, dis-je, je connais un restaurant et je veux bien vous y mener.

—Où donc? demanda Totor.

—Bédame! chez nous.

Totor saisit tout de suite mon idée et s'écrie:

—C'est vrai. Oh! comme ça sera drôle!

L'officier ne fait pas attention à ma mise, qui n'indiquait pourtant pas un fils d'aubergiste. Il me prend pour tel et nous suit.

—Et, dit-il, chemin faisant, est-ce qu'on mange bien, au moins, chez vous?

—Un peu, mon neveu, répond Totor devenu tout à fait irrespectueux envers un ennemi que nous avons l'air d'emmener prisonnier.

Et nous voici bientôt à la villa, dans le jardin où maman décoiffée, en peignoir du matin, fait mélancoliquement prendre l'air à ses papillons noirs.

A l'aspect de maman, à la vue de la maison coquette, le lieutenant s'aperçoit de l'erreur qu'il a commise. Il s'excuse de son mieux: "Il était en excursion pour des levers de plans topographiques, à trois lieues du camp de Sathonay, trop loin pour retourner; et alors, ces gamins....." Il est charmant dans ses excuses, confus sans gaucherie, à la fois galant et d'une politesse exquise.

Quant à maman, je vois bien qu'elle est comme moi et que l'officier lui plaît.

—C'est ce gentil petit polisson, dit il en me retapotant la joue, c'est lui qui est cause de mon inconvenance......Pardonnez moi, madame....

—Mais il n'y a pas d'inconvenance, répond maman. Je ne vous en veux pas du tout, monsieur, ni à lui non plus.

Elle ajoute même (car elle ne sait pas cacher ce qu'elle pense):

—Au contraire!

Bref, de fil en aiguille, le lieutenant est retenu à déjeuner. Il passe même l'après-midi à la maison. Maman paraît enchantée de lui. Et moi donc!

Il faut croire, d'ailleurs, que notre villa était un point stratégique de la plus haute importance, car, désormais, elle devint le centre des fameux levers de plans. Et, certes, la topographie des environs, de notre jardin surtout, doit être minutieusement consignée dans les cartes de l'état-major, puisque le lieutenant prit bientôt le pli de la venir étudier tous les jours.

Il faut croire aussi que son pantalon rouge faisait peur aux papillons noirs, car il s'envolèrent dès qu'il parut, dès le premier jour.

Maman était redevenue joyeuse et sa joie ne fit qu'augmenter pendant trois mois, jusqu'au moment où elle s'épanouit tout à fait, le jour où maman quitta le nom de mon père, mais non pour prendre celui de M. Lematthieu.

La maison de commerce fut liquidée. Mes aïeux rougirent, sans nul doute, de notre trahison. Moi! je n'en eus pas le moindre remords et n'en ai point encore à l'heure qu'il est. Je pris, avec mon beau-père, le goût de son noble métier. Au lieu d'apprendre le doit et avoir, j'appris l'escrime, l'équitation, et les diverses autres menues choses qu'il faut pour entrer à Saint-Cyr. Et maintenant, grâce aux papillons noirs de maman et au tambour de Totor, me voilà général.

Pourtant, de mes aïeux, il m'est resté une marque indélébile; il y a encore une espèce de soie où je m'y connais un peu: celle des drapeaux."

PROFILS

DE

JEUNES FILLES

I

L'OUBLIEE.

L'heure est douce, de la douceur triste des rêves qui meurent dans la journée finissante, et Madeleine entr'ouvre sa fenêtre à petits carreaux grillagés de blanc, pour suivre le dernier rayon de soleil qui se perd comme une brume rose dans les mousselines grises du soir proche. Le grand lierre qui enserre la tour de vieilles pierres frôle ses cheveux blonds et lui chante par toutes ses feuilles la chanson du vent qui vient de si loin pour la bercer et dont la voix que ne comprennent pas les hommes ira répéter en vain la plainte devinée dans les yeux clairs, qui semblent figés en quelque irréalisable espoir. Madeleine songe que la voix du vent est triste de tous les secrets devinés en les âmes qui pleurent et qu'elle souffre de ne pouvoir révéler à qui pourrait les guérir.

Des livres de légendes dorment aux pieds de la jeune fille, les pages ouvertes aux gravures bariolées d'or, livres trop lus et toujours décevants, véritables mirages de la vie où les princes charmants entrevus font plus solitaire la réalité, rendent plus profondément douloureux l'ensevelissement prématuré de ses vingt ans oubliés au fond du manoir délabré et qu'aucune étincelle extérieure ne vie n'anime.

La chapelle est proche où le chapelain dit la messe chaque jour, épargnant ainsi l'exode vers le village, très loin au bout de la forêt, et la seule distraction de la châtelaine aux longs cheveux pâles et aux yeux de triste azur est la marche silencieuse sous les bois roussis d'automne, dans les feuilles craquantes jusqu'à l'étang où le soleil en se jouant crée de merveilleux palais de lumière. Et là, assise sur le banc usé que rongent des mousses, le livre de légendes à la main, la jeune fille demeure en une muette contemplation, et dans l'eau mobile où glissent des frissons voit passer le rêve d'une vie où éclatent des fanfares de joie, où se cachent des bonheurs divins, et, oublieuse de l'avenir qui l'attend, qui sans pitié laissera flétrir sa grâce et sa joliesse de fleur fragile; celle que n'aura jamais grisé un mot d'amour, cele qui, dans l'attente vaine, se fanera et s'endormira un soir le cœur trop las, sans regret de l'existence qui ne lui aura rien donné, celle enfin dont l'âme de tendresse et d'enthousiasme demeurera à tous inconnue: celle-là sourit à sa pensée et dans l'eau brillante s'hypnotise, évoque et reconnaît pour l'avoir vu seulement un jour celui qu'elle appelle de tout sa désespérance et qui ne sera jamais pour elle le libérateur.

II

LA NOVICE

Au petit jour d'un or rose, la novice s'est levée. Dans sa cellule toute blanche qu'ennuage des rideaux de mousseline, elle semble, sous sa robe de laine virginale, une grande fleur pure éclose aux rayons d'un céleste idéal dont un reflet demeure en ses yeux calmes.

Une cloche sonne; c'est l'appel pour la messe matinale et, dans le jardin régulier entouré de mure, elle va rejoindre ses compagnes, augmentant la procession des grands lys blancs qui marchent.

Elle est dans la chapelle, ou une odeur d'encens grise et apaise; des parfums de lilas montent vers le tabernacle et ses mains longues et minces sont jointes dans le geste d'adoration. Elle prie. Elle prie pour réparer le mal qu'elle ne connaît pas, elle prie pour que Dieu soit miséricordieux à ceux qui souffrent, pour que beaucoup de bonheur découle de ses prières sur des êtres qu'elle ignore, mais qu'on lui a dit être ses frères, et cela seul l'intéresse à leur sort. Elle prie parce que son âme toute entière est un élan de tendresse et que la prière est un acte d'amour.

La procession se reforme lentement et sans bruit, après la dernière génuflexion; et le doigt encore humide d'eau bénite, la novice se retrouve dans le grand jardin où des marronniers étendent leur ombre; le soleil est devenu plus radieux et glisse ses paillettes multicolores à travers les branches nombreuses qu'il poudre de lumière. La jeune sœur en est nimbée, comme une vierge dont elle a le costume; et dans ce rayonnement, une vie plus intense s'éveille en elle: elle songe à son âge attendrissant de jeunesse et jouit de se sentir à l'aurore de sa route.

Elle se rappelle le parc immense où l'an dernier elle courait presque encore, les cheveux sur le dos, ses cheveux blonds, si beaux, qu'elle n'a pas encore coupés, et dont le poids lourd se fait sentir sous la coiffe raide. Elle les a promis à l'autel de sainte Anne, ses cheveux de soie dont la finesse la faisait sourire, et elle est ravie de donner ainsi un peu d'elle-même, une des choses qui lui était le plus chère.

Aucune affection terrestre n'a troublé sa quiétude et la paix de son cœur. C'est un grand lac limpide où le ciel se reflète; et elle n'a aimé les choses que par leur côté divin et mystérieux.

La prière lui fait apprendre à aimer les êtres et son âme se gonfle d'une immense vague de tendresse pour tout ce qui est son prochain. Elle se sent remplie d'un bonheur surhumain et, trop heureuse, rêve de mortifications. Une rose s'est effeuillée devant elle, elle s'est baissée pour en respirer les pétales parfumés; mais dans son zèle de néophyte, elle se refuse cette minime satisfaction, et joyeuse de sacrifier un désir, elle laisse la fleur à terre, puis, baisant le crucifix de bois noir qui repose sur sa poitrine, elle lui offre cet acte dans sa simplicité et connaît la joie profonde du renoncement.

LA VIOLETTE.

Mon gazon est rempli de violettes de toutes les espèces connues. On ne m'accusera pas de malveillance à l'égard de la violette, moi qui en ai fait une pelouse entière? Et voyez quels soins j'en ai pris, voyez comme je les ai à demi-ombragées d'arbres pour qu'elles ne reçoivent du soleil que des rayons adoucis. Eh bien! il faut que je dévoile la violette jusqu'ici méconnue; je l'aime, mais je la connais, c'est le signe des passions invincibles; je puis être désillusionné, puisque je la connais et que je l'aime comme elle est.

La violette n'est pas modeste.

Pourquoi avez-vous dit que la violette était modeste? parce qu'elle se cache sous l'herbe. La violette ne se cache pas sous l'herbe, elle y a été cachée par la nature. On n'est pas modeste pour être d'une naissance humble et obscure.

Pourquoi ne dites-vous pas que l'or est modeste, lui qui est caché dans les entrailles de la terre, et qui même lorsqu'on l'a trouvé se déguise en quelque minerai qui n'a guère l'air d'être de l'or?

Pourquoi ne dites-vous pas que les diamants sont modestes, eux qui sont cachés dans la terre, bien plus encore que l'or, et qu'il faut briser et tailler pour leur arracher leur éclat?

Pourquoi ne dites-vous pas que les perles sont modestes, elles qui ne se trouvent que dans les gouffres de la mer?

Mais la violette! la violette est née dans l'herbe, il est vrai; mais que d'intrigues pour en sortir outre les couleurs qu'elle affecte et qui la font distinguer facilement, n'exhale-t-elle pas ce parfum provoquant qui la ferait découvrir à un aveugle? La violette modeste! voyez où elle est arrivée, elle a couvert de sa livrée les chefs de l'Eglise, les évêques et les archevêques; le noir est le deuil de tout le monde, la violette est devenue le noir des rois, et le deuil de la pourpre, la violette modeste!

Mais voyez donc ses agaceries, ses coquetteries: la voici blanche, la voici double comme une petite rose, blanche, violette, grise, rose.

Quand elle a vu qu'on la mêlait à la politique, loin de se dérober aux ovations et aux persécutions qui les préparent, elle a eu le charlatanisme de se montrer tricolore! Voyez-là ici, sa corolle extérieure est violette, les pétales internes sont bleus et roses; déguisée ainsi, les jardiniers l'appellent violette de Bruneau.

La violette modeste! elle a été proscrite, persécutée, exilée, ce qui n'est qu'autant de coquetteries.

La violette modeste! allez à l'Opéra, deux cents femmes ont des bouquets de violette à la main.

Comme elle se venge d'être née à l'ombre!

L'IDÉE DE

L'Oncle César.

I

Lorsque sa vieille compagne mourut, l'oncle César vit s'abattre sur sa maison une nuée d'héritiers qui, comprenant bien que peu de chose reviendrait à chacun d'eux sur la succession, firent retomber leur colère sur lui. Ils étaient huit, neveux et nièces, qui furetèrent dans chaque coin, dans les placards et même dans la paillasse, pendant deux jours entiers, sans trouver autre chose qu'une armoire ancestrale, quelques chaises banales, une table boiteuse et divers menus objets de ménage sans valeur. Et ce fut, après les recherches, un concert de malédictions:

—C'est vous qui avez mangé tout ce que ma pauvre tante possédait, dit une nièce furieuse au pauvre homme.

—Vieux coquin, hurlait un neveu en montrant le poing

—Ils avaient l'air de vivre misérablement et ne se privaient pourtant de rien, renchérissait un troisième.

—Nous vendrons la bicoque et les vieux meubles, et vous mourrez sur la paille, cria un autre.

César se taisait, navré par l'ingratitude des parents de sa femme, que tous deux s'étaient habitués à considérer comme leurs enfants et qui, maintenant, uniquement guidés par l'appât du lucre, manifestaient ouvertement leurs sentiments bas et vils en insultant à la mémoire de la défunte.

Et pourtant jamais la situation des deux bons vieux n'avait été brillante; ils avaient vécu pauvres et honnêtes, heureux de se suffire à eux-mêmes et comptant bien que le survivant resterait en possession de la maison et des objets communs.

Si l'on vendait, la misère attendait César, qui connaissait maintenant trop bien ses parents pour rien espérer d'eux.

Mais le vieux avait son idée.

Tout le bien fut vendu. Le jour fixé pour l'entrée en jouissance de l'acquéreur de la maison arriva. Tous les héritiers attendaient devant la porte la sortie de César. Celui-ci parut, courbé sous le poids d'une vieille malle dans laquelle sans doute il avait empilé quelques vieilles hardes, et déjà les parents commencèrent à l'insulter.

César passa devant eux, essuyant furtivement une larme, et se retourna pour jeter un regard d'adieu vers son ancienne demeure; il déposa son fardeau à terre, la malle, en touchant le sol, rendit un son métallique.

— Qu'emportez-vous donc là-dedans? lui demanda un des héritiers.

— Que vous importe? répondit doucement le vieillard.

Mais tous, intrigués, se concertaient:

— Le vieux a fait des économies, fit observer l'un d'eux.

— J'ai entendu un bruit de pièces d'or quand il a remué sa malle, déclara un autre.

— Il ne faut pas le laisser partir, dit un troisième.

Et déjà ils se lançaient des regards méfiants, chacun voulant évincer les autres pour posséder seul la fortune convoitée.

Ils se rapprochèrent de César:

—Vous ne pouvez pas partir ainsi, lui dirent ils; où iriez-vous? Venez chez nous: on vous nourrira.

Et comme le vieux faisait mine de refuser, ils insistèrent tellement qu'il finit par consentir, en souriant d'un air mystérieux......

II

Il fut convenu que César habiterait successivement chez chacun d'eux. Le premier qui le reçut aurait bien désiré connaître le contenu de la fameuse malle et manœuvra de manière à se l'approprier, mais le vieux déclara qu'il ne la quitterait pas. Elle resta dans un coin de sa chambre, massive, mystérieuse et fermée à double serrure, et chaque fois qu'on la remuait, elle produisait le même son métallique, enivrant.

Les héritiers n'eurent plus de doute. César n'eût pas veillé avec un soin aussi jaloux sur ces quelques planches sans valeur si elles n'eussent pas renfermé un trésor.

Aussi chacun d'eux eut-il pour le vieux tous les égards qu'on prodigue à un oncle à héritage. César fut choyé, dorloté, bien nourri, chaudement vêtu pendant l'hiver, de sorte qu'il vécut heureux pendant de longues années parmi ses neveux et nièces impatients de le voir mourir. Chacun de ceux-ci rivalisait avec les autres pour soigner le vieillard, espérant que César reconnaissant lui lèguerait toute sa fortune, mais tous s'effrayaient de sa longévité et exhalaient de temps à autre leur mauvaise humeur et leur colère.

Mais les soins se relâchaient. Ils, le vieux parlait de s'en aller et remuait en souriant sa mystérieuse malle d'où s'exhalait toujours le même son argentin; aussitôt disparaissaient les airs renfrognés qui faisaient place à un redoublement de complaisances. Aussi César voyait il son ventre s'arrondir en un embonpoint complaisant pendant que ses futurs héritiers maigrissaient de dépit.

Il mourut, enfin; par un beau soir d'été son âme s'exhala paisiblement, pendant qu'autour du lit tous les parents feignaient de verser des larmes de douleur; et sur les lèvres du vieillard restait imprimé un sourire de satisfaction.

Les héritiers coururent à la malle qu'ils ouvrirent en faisant sauter hâtivement les serrures; elle ne contenait, hélas! que quelques vieilles pièces de monnaie sans valeur disséminées parmi des cailloux...

Le vieux César avait pris sa revanche.

L'HERITAGE

—DE—

Mon Grand-Père

Mon grand père était un joli vieillard, d'une extrême politesse. Ses cheveux frisés et tout blancs, comme poudrés, s'échappaient en mèches folles d'une petite calotte de velours noir ornée d'un gland de soie. Il était toujours complètement rasé, ce qui dégageait la grâce de la bouche, et ses traits pâles qui, parfois, se fonçaient aux pommettes d'un léger afflux de sang, apparaissaient fins et délicats, presque féminins, sous la coquette chevelure blanche. Autour du cou, il enroulait un foulard, à l'ancienne mode. Il avait des soins touchants pour ses habits, et chaque fois qu'il prisait, il s'évertuait ensuite à souffler de son souffle grêle sur le moindre grain de tabac égaré dans les plis de sa redingote qu'il appelait une "lévite".

Il fut doux à mon enfance. Il aimait la nature et me la fit aimer. Il me prenait par la main et me conduisait dans les bois de sa marche lente qu'il appuyait sur un grand bâton ferré. Il suivait avec joie mes regards nouveaux. Je sortais de l'ombre et il y rentrait: cependant, nous nous comprenions à merveille. Ainsi les choses se ressemblent à l'aurore et au crépuscule.

Nos promenades étaient peu variées. Il affectionnait les mêmes paysages et recherchait les mêmes impressions afin de se persuader de sa propre durée.

—Regarde, petit! me disait il quand le soleil parvenait au bord de l'horizon.

Et je lui demandais pourquoi le soleil se sauvait.

Un jour, il me montra d'une hauteur péniblement gravie la plaine immense que tachaient les moissons de diverses couleurs. Une brise légère agitait nonchalamment les blés murs. Les forêts, dont l'été augmente le mystère, s'endormaient dans leur lourd feuillage. Et tout au fond nous distinguions les eaux bleues du lac souriant.

— Regarde, petit. Est-ce beau?

—Oui, grand-père.

—Eh bien! tout ce que tu vois est à moi.

—Vraiment, grand père?

Je n'étais pas très convaincu. Mon grand-père ne réussissait jamais dans ses entreprises financières où il introduisait de la poésie. Son activité était grande, et il ne laissait passer aucune occasion de se ruiner. Quand il eut tout perdu il se réjouit, car n'étant plus tourmenté par la passion de s'enrichir, il s'abandonna à ses goûts naturels, qui étaient simples et modestes. De ces détails de famille, le petit homme que j'étais se doutait déjà. Et la prospérité de mon grand-père m'étonnait.

—Oui, reprit-il, tout cela est à moi, et bien à moi. Ces moissons dorées, ces vignes, et ces hautes futaies, et ce lac aussi qui tremble d'aise au soleil.

—Il y a des poissons, grand-père?

—Il y en a. Vois-tu ces éclairs d'argent qui brillent à la surface de l'eau? Ce sont eux: ils viennent respirer à la lumière.

Mais j'avais dérangé son idée qu'il se hâta de reprendre.

—Le propriétaire a le droit "d'user" et "d'abuser". Qui donc use et abuse plus que moi de cette beauté?

Et dans un petit rire sournois, il ajouta plutôt pour lui même que pour son jeune compagnon qui pourtant s'en souvient:

— Et l'on m'épargne la peine de m'occuper de mes propriétés.

— Comme vous êtes riche, grand-père!

Je regardais la plaine avec admiration. Il me considéra un instant, et sans doute il me jugea digne de son héritage, car il étendit la main et son geste fut presque solennel.

— Je te donne tout ce que j'ai.

Je battis des mains et j'embrassai le vieillard.

Ainsi me furent légués le charme et la grâce de la terre.

DEPECHES

Télégraphiques

LA NOMINATION

De M. T. P. Shonts

A la présidence de la commission du canal Isthmique.

Washington, 1er avril—On a annoncé aujourd'hui à Washington que M. T. P. Shonts, président de la compagnie du chemin de fer de Toledo, St. Louis and Western, avait décidé d'accepter la présidence de la Commission du Canal Isthmique.

—Washington, 1er avril —M. T. P. Shonts, à qui le gouvernement des Etats-Unis a offert la présidence de la Commission du Canal Isthmique et qui vient d'arriver à Washington avec le secrétaire Morton, a eu un long entretien, immédiatement après son arrivée, avec le juge Magoon, qui a été nommé au poste de gouverneur de la zone du canal et avec MM. Edwards et Cromwell.

M Shonts avant de prendre une décision a voulu s'informer exactement de la nature des devoirs qu'imposait la présidence de la commission et de l'état des affaires dans l'isthme.

—Chicago, 1er avril—M. Théodore P. Shonts réside à Chicago depuis 1880.

Il est à l'heure actuelle président de la compagnie du chemin de fer de Toledo, St Louis and Western, compagnie connue sous le nom de "Clover Leaf Line".

Les bureaux de M. Shonts sont situés dans les bâtiments de la Bourse des chemins de fer à Chicago. Depuis deux mois le nouveau président de la commission isthmique fait une croisière sur l'aviso "Dolphin", comme invité du secrétaire Morton.

La famille Shonts est très répandue parmi la haute société de Chicago.

M et Mme Shonts sont propriétaires d'une magnifique résidence d'été à Mobile, Ala.

Leurs deux filles, Marguerite et Theodora, qui sont âgées respectivement de 16 et 15 ans, suivent maintenant les cours d'une école supérieure de Washington D. C.

Mme Shonts est une fille de l'ex-gouverneur Drake de l'Iowa.

M. Shonts est un ami personnel de M. Roosevelt et on prétend que ce dernier est un grand admirateur du président de la "Clover Leaf Line".

On prétend aussi que lorsque M. Shonts a mis dans sa tête d'accomplir un projet, quelles que puissent être les difficultés de l'entreprise, il l'accomplit.

Depuis le commencement de sa carrière il a déployé une constante diplomatie unie à un génie exécutif de premier ordre et ces deux caractéristiques se font sentir sur toutes les personnes qui entrent en contact avec lui.

Quoique né en Pennsylvanie, il y a 50 ans, M. Shonts a passé la plus grande partie de sa vie dans l'Ouest avant de venir s'établir à Chicago. C'est un diplômé du collège de Monmouth.

Il a étudié les lois dans l'étude du Gouv. Drake et du Gén. Baker à Centerville, Ia, et a pratiqué pendant deux ans la profession d'avocat qu'il a abandonnée pour entrer dans les chemins de fer.

Il a été successivement surintendant général, directeur général et président de la Cie Toledo, St-Louis and Western. C'est un beau-frère de M. John Drake, l'associé de M. John W. Gates.

Arrivée de M. et Mme Marconi aux Etats-Unis.

New York, 1er avril—M. William Marconi et son épouse sont arrivés aujourd'hui à New York à bord du vapeur "Campania", venant de Liverpool.

Mme Marconi avant son mariage était l'honorable Beatrice O'Brien, cinquième fille de Lady Inchiquin. Le mariage a été célébré à Londres le 17 mars.